

Études internationales



BOULDING, Kenneth E. *Three Faces of Power*. Newbury Park (CA), SAGE Publications Inc., 1989, 259p.

Thanh H. Vuong

Volume 22, numéro 1, 1991

XX^{ème} anniversaire d'*Études internationales*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vuong, T. H. (1991). Compte rendu de [BOULDING, Kenneth E. *Three Faces of Power*. Newbury Park (CA), SAGE Publications Inc., 1989, 259p.] *Études internationales*, 22(1), 177–179. <https://doi.org/10.7202/702799ar>

BOULDING, Kenneth E. *Three Faces of Power*. Newbury Park (CA), SAGE Publications Inc., 1989, 259p.

Pour mieux comprendre, analyser et apprécier, l'ouvrage sera présenté, commenté, discuté et critiqué en regard de l'homme et son œuvre. Du même acabit que John Kenneth Galbraith et Herbert Alexander Simon, mais de trajectoire différente et moins «médiatique», Kenneth E. Boulding est un économiste et un philosophe (pour notre intelligence et notre bonheur) et est bien connu des théoriciens et praticiens du «système général» (ou système «en général») par son importante contribution avec un court livre (*The Image*, 1956, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 175p. et sa traduction française sous le titre de *L'image*, 1966, Paris, UGE, collection 10/18) et un article fondamental (*General Systems Theory: the Skeleton of Science*, dans Buckley, éd. 1968, pp. 3-10 et aussi dans Schoderbek, 1967, pp. 7-15). L'image en question est notre représentation ou notre interprétation du monde. Un de ces trop rares ouvrages qui stimulent durablement l'esprit. Le point de départ est: nous «connaissions» le monde, les autres et nous-mêmes seulement par les «images» que nous en avons. Tout autre comportement s'éclaire par l'identification de ces images, de leurs structures et de leurs transformations. Pour «l'armature de la science» (ou «*Skeleton of Science*»), ce texte présente une célèbre analyse en neuf niveaux qui a beaucoup contribué à éclairer les conditions d'utilisation de l'approche ou de la méthodologie systémique. Avec ce livre (*Beyond economics, essays on society, religion and ethics*, 1968, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 302p.) on approche du présent ouvrage par le sujet des préoccupations, l'évocation d'une triade et l'étude tridimensionnelle.

La thèse principale de cet ouvrage de Boulding est la suivante: le pouvoir d'intégration («*integrative power*») est la forme ou

la facette la plus significative et la plus prédominante de la puissance. Car, sans la légitimité qui est un aspect majeur du pouvoir d'intégration, la dissuasion («*threat power*») et la puissance économique – qui sont les deux autres formes ou facettes de la triade – ne peuvent pas parvenir à grand-chose. L'ubiquité de la langue anglaise fait que le terme «power» désigne, dans le champ des sciences sociales, à la fois le «pouvoir» et la «puissance» qui sont à des ordres de réalité distincts comme les règles du jeu et le jeu lui-même, la carte et le territoire, le menu et le repas, la représentation et le phénomène ou l'objet représenté. Sur la distinction entre «potestas» (pouvoir) et «potentiae» (puissances), on peut approfondir en voyant Romano Guardini (*Die Macht, Versuch einer Wegweisung*, 1960, Würzburg, Verlag Werkbund) et, au niveau épistémologique, Anthony Wilden (*The Rules are no Game, The Strategy of Communication*, 1987, Londres et New York, Routledge & Kegan Paul) que j'ai déjà présenté, commenté et discuté dans cette revue (vol. xx, no. 1, pp. 204-207). En effet, c'est par sa légitimation et son institutionnalisation qu'une puissance devient pouvoir et tout pouvoir dit «établi» recèle une ou plusieurs puissances. La puissance est de l'ordre des stratégies conquérantes de jeu, alors que le pouvoir se rapporte aux règles du jeu. Une puissance accède au pouvoir en détenant les règles et en inscrivant ses caractéristiques dans les règles pour être reproductible et transmissible. D'autre part, la puissance est de l'ordre de la relation symétrique en surenchère et en escalade comme dans la course aux armements de la flèche au bouclier ou du missile au missile antimissile, tandis que le pouvoir se rapporte à la relation complémentaire en relief et creux qui s'ajustent comme le commandement et l'obéissance.

L'ouvrage se compose de quinze chapitres dont trois se rapportent au pouvoir personnel, celui – d'une sorte ou d'une combinaison de plusieurs sortes – détenu par une

personne. À partir d'une description très générale ou d'une définition très large du phénomène comme «capacité d'obtenir ce qu'on veut» («ability to get what we want», p. 15), Boulding fait le portrait du pouvoir et de la puissance en un balayage ou «scanning» transdisciplinaire. Dans les trois premiers chapitres, il commence par dégager la nature du pouvoir, le pouvoir comme structure (ordre, cadre ou harnachement) sociale et les objets du pouvoir pour aboutir au quatrième chapitre qui traite des pathologies du pouvoir. Une conception élégante et fertile du pouvoir et de la puissance est la «capacité de repousser plus loin les frontières du possible» qui suit celle de «l'élargissement de l'éventail des possibles; ce qui concorde avec l'origine étymologique de «potence» (avec «impotence» en négation), «potentiel», «potentialité» et «potentat». Pour Boulding, la «légitimité» dépasse la simple loi civile pour rejoindre le sacré des interdits sociaux et des tabous religieux. Cette légitimité est l'aspect majeur du pouvoir d'intégration qui demande plus une acceptation qu'une simple soumission aux puissances organisatrices qu'il recèle, sans lesquelles les puissances économiques et militaires n'auraient que peu d'effets. La première perception la plus commune de la puissance et du pouvoir est celle de victoire et défaite, de gain et perte sur fond de compétition, de coopération et de coalition.

Le chapitre premier se rapporte à la nature de la «potence» comme capacité de destruction, de construction et d'intégration qui sont ses trois facettes représentatives des orientations de cette capacité. Le pouvoir de détruire et la puissance destructrice s'expriment dans la menace («threat»), la dissuasion ou promesse du pire à travers les fonctions politiques et militaires. Le pouvoir de construire et la puissance productive s'expriment dans l'économie qui, comme Janus, a deux faces: l'une tournée vers la dissuasion et l'autre vers la séduction ou promesse du meilleur. Le pouvoir d'intégration et la puissance organisatrice s'expriment dans l'amour

(ainsi que son détournement dans la haine) et les belles idées, comme en témoignent les religions et les idéologies.

Le deuxième chapitre se rapporte au pouvoir comme structure sociale que nous interprétons comme cadre et harnachement des relations sociales. Boulding y insiste sur l'aspect artificiel du pouvoir conçu comme une «facture» («facere» et «factum») en contraste à la puissance qui est du ressort des capacités, des compétences et des performances. Le pouvoir serait alors la puissance reconnue, légitimée et sacralisée. Dès lors, il serait rationnel et raisonnable de penser au pouvoir comme une forme de communication dont les orientations constituent les trois facettes, l'intensité la puissance et dont le contenu est constitué par les «objets du pouvoir» du troisième chapitre. Ainsi, le schéma de Laswell («Qui dit quoi, à qui, sur quel canal et pour quel effet?») pourrait être une «image» appropriée du pouvoir comme structure sociale où l'effet peut être constructif, destructif ou intégrateur (qui sont les trois facettes de la potence, en tant que pouvoir et puissance), dont le canal peut être économique, social ou militaropolitique et le contenu peut être la menace, l'amour ou l'échange.

Ce schéma du pouvoir proposé par Boulding est représentable par un cube dont trois faces sécantes (représentant les trois types de pouvoir) déterminent un trièdre trirectangle semblable aux trois axes orthogonaux de coordonnées cartésiennes pouvant servir de repérage de l'intensité des puissances. Ces axes sont aussi des arêtes ou interfaces des plans sécants. Avec ce cube, nous avons un modèle, un schéma ou une «image» de découpage qualitatif et d'étude quantitative qu'un auteur pourrait adopter ou non et valider ses désignations («naming of the parts») des faces et arêtes. En économiste, Boulding assigne à l'axe de la puissance économique l'interface entre le pouvoir de destruction et le pouvoir de construction. Comme président de la «Peace Research

Society», Boulding assigne à la puissance militaro-politique l'interface entre le pouvoir de destruction et le pouvoir d'intégration. Il reste à la puissance sociale l'ambivalence, l'ambiguïté, le double jeu ou la stratégie double entre le pouvoir de construction et le pouvoir d'intégration.

À travers la structure, la fonction et l'évolution – en théoricien et praticien des «systèmes généraux» – et après le niveau individuel de la puissance et du pouvoir, Boulding passe au niveau des organisations, de l'entreprise à l'État. Ainsi, Boulding déploie son sujet sur un large éventail des sciences sociales de la psychologie sociale au management jusqu'à la politologie. Les derniers chapitres se rapportent au pouvoir et à la puissance dans l'évolution sociétale et biophysique. Lors, dans les sciences dures physicochimiques, le terme «power» prend une troisième signification, celle d'énergie comme dans «power line» (ligne de transport du courant électrique sous haute tension), «power chord» (fil d'alimentation électrique) et «power plant» qui désigne toute source motrice agencée par l'humain, de la centrale nucléaire au simple moteur. L'ouvrage se termine sur une vision d'avenir du pouvoir et de la puissance quant aux organisations artificielles (politiques et militaro-industrielles) et à la vie sur la planète (les organisations naturelles) où une espèce dominante peut être conduite sur la voie d'extinction en saccageant son habitat. Gregory Bateson (1980, p. 251) a déjà montré que «l'être qui gagne contre son environnement se détruit lui-même».

Après sa typologie en neuf niveaux des systèmes généraux, Boulding se commit, de nouveau, à cette typologie des pouvoirs et puissances et nous propose une «structure cognitive» ou «image» du phénomène. Enfin, cet ouvrage est un de ces trop rares textes qui stimulent durablement l'esprit comme «The Image» et peut être rangé au rayon des monuments intellectuels.

Thanh H. VUONG

DUPUY, René-Jean. *La clôture du système international: La cité terrestre*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. «Perspectives internationales», 1989, 160.

Sommes-nous enfin arrivés à ce moment historique que Pierre Teilhard de Chardin annonçait dans *Construire la Terre* en 1926 : «Le sens de la Terre est une pression irrésistible qui viendra en son temps pour les unir dans une passion commune.» C'est l'impression que nous donne la lecture de cet excellent ouvrage de René-Jean Dupuy qui nous rappelle aussi, sans jamais le mentionner, l'œuvre maîtresse de Saint-Augustin, la *Cité de Dieu*.

La communauté internationale naît, comme il nous le répète si souvent dans le texte, «de la conscience d'être isolé dans l'enclos. C'est lui qui, tout à la fois, impose la coopération et l'affrontement». Nous en prenons conscience de plus en plus fréquemment. Nous n'appartenons qu'à une seule terre et nous savons que nous sommes condamnés à survivre dans la pluralité. Nous passons donc, selon l'auteur, du monde des cités, à la cité du monde. Certes, celle-ci ressemble parfois à Beyrouth et la guerre civile y fait rage mais l'on sent que dans le chaos, au-delà des problèmes de cohabitation, se cherche une organisation nouvelle.

Cet essai, philosophie d'une tragédie, est divisé en six parties aux titres très évocateurs : l'enclos, l'argument, l'enjeu, le malentendu, la césure et, enfin, l'ouverture. On y traite de tous les problèmes essentiels d'une Cité terrestre en devenir : de la légitimité des pouvoirs, des droits de l'homme, du développement, de la paix et, sans en utiliser l'expression, de la société civile.

Pour l'auteur, le problème international n'est que le problème social posé internationalement et il n'hésite pas à affirmer, qu'en fin de compte, tout le débat porte sur la